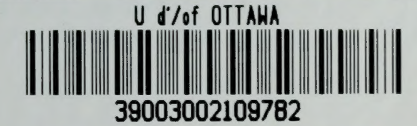
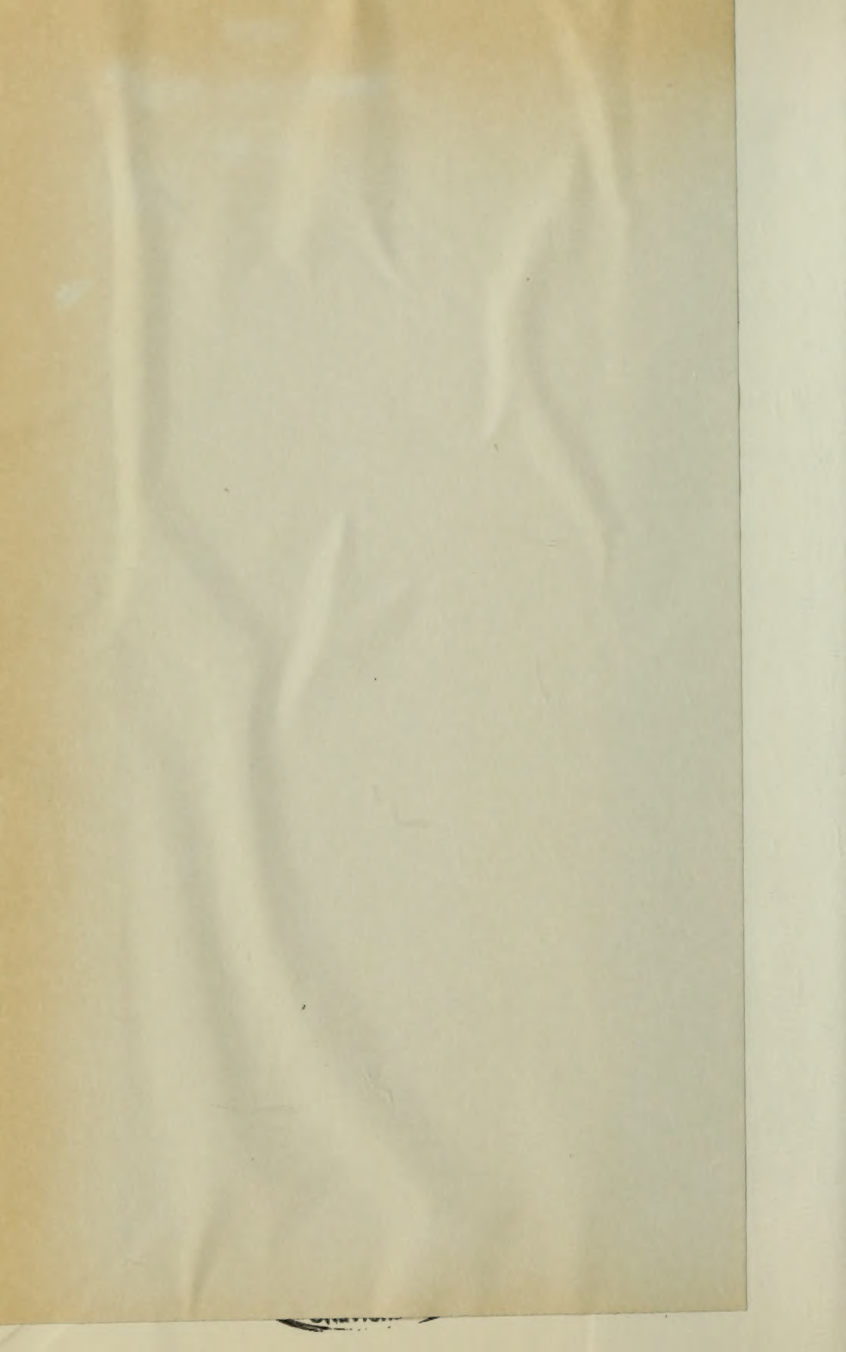
EDMOND HARAUCOURT

HÉRO & LÉANDRE

POÈME DRAMATIQUE EN TROIS ACTES

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE
11, RUE
Té





6/24/69

HÉRO & LÉANDRE

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA **BIBLIOTHÈQUE - CHARPENTIER**

à 3 fr. 50 chaque volume.

POÉSIE

L'Ame nue . . . . 1 vol.
Seul . . . . 1 vol.

ROMAN

Amis . . . . 1 vol.

THÉATRE

Shylock, pièce en 5 actes, en vers. . . . . 2 fr. 50
La Passion, mystère en 2 chants et 6 parties, en vers. 2 fr. 50
Héro et Léandre, poème dramatique en 3 actes . . . 1 fr. 50
Don Juan de Manara, drame en 5 actes, en vers . . . 2 fr. 50

BROCHURE

Le XIXe Siècle, prix de poésie de l'Académie française
en 1901 . . . . 1 fr. »

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 731.

EDMOND HARAUCOURT

HÉRO & LÉANDRE

POÈME DRAMATIQUE EN TROIS ACTES

PARIS

LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1902



Cette pièce a été donnée pour la première fois au théâtre du CHAT NOIR, *le* 24 *novembre* 1893.

AVEC LES DESSINS D'HENRY RIVIÈRE,

MUSIQUE DE PAUL ET LUCIEN HILLEMACHER.

RÉCITANTS :

Le chœur.................... M. FERNAND DEPAS

Les personnages.............. Mlle JEANNE MARCYA

ACTE PREMIER

LA RENCONTRE

ACTE PREMIER

LE CHŒUR

Je suis le Chœur, celui qui parle en marchant.

Tandis que se démènent les passions du drame, je reste plein de bon sens au milieu de leur folie, et c'est moi qui dis la pensée des assistants, afin qu'ils aient le plaisir de s'entendre parler sur la scène.

PREMIER TABLEAU

LE CHŒUR

Je vous reporte à l'un de ces soirs de printemps où la déesse des amours était triste à force de lassitude.

Allongée toute seule sur un divan de nuage, elle s'ennuyait d'être immortelle.

Sous prétexte de lui tenir compagnie, son fils Eros, qui porte l'arc et les flèches, appuyait sa tête frisée sur la laine blanche d'un nimbus, et bâillait discrètement, car l'Amour n'est point fait pour la vie de famille. N'est-ce pas lui d'ailleurs qui inventa l'ennui?

Il écarte du pied quelques nuages, et se penche vers la lucarne qu'il vient d'ouvrir, pour regarder la terre où s'agitent les hommes.

Bientôt il sourit, et de toute la force de ses petites joues qu'il a gonflées, il souffle du haut du ciel.

— Reste en repos, dit Aphrodite.

Mais l'Amour n'obéit à personne, et le jeune dieu souffle plus fort.

— Quelle malice encore, méchant garçon?

- Je fais marcher un si joli bateau. Regarde.

La déesse se penche distraitement, et voit.

DEUXIÈME TABLEAU

LE CHŒUR

Les jeunes filles de Sestos, nées dans la ville heureuse qui s'alanguit sur le bord de l'Hellespont, sont joyeusement descendues vers la mer.

Héro, qui est la plus belle, donne cette fête à ses compagnes, et les a emmenées dans le char de ses riches pa-

rents, pour les conduire ainsi au bois des lauriers roses.
Les vierges, en descendant du char, ont ri et déposé à l'ombre les corbeilles où sont les gâteaux de miel et les fruits. Ensuite, elles ont dégrafé leurs tuniques et dénoué leurs bandelettes, en sorte qu'elles étaient nues, comme des dryades en un bois sacré : ce qui les a fait rire.

Avec mille cris elles sont entrées dans la mer, en sorte que les dryades étaient devenues des naïades : ce qui les a fait rire encore. Elles se sont ébattues parmi les vagues bleues, s'éclaboussant avec des gouttes de lumière, et s'amusant de voir glisser au fond des brumes violettes les voiles jaunes que déployaient au loin les pêcheurs d'Abydos.

Après le bain, les vierges nacrées de fraîcheur ont repris leurs tuniques flottantes; elles ont ri de nouveau, mangé les gâteaux plats, bu les fruits savoureux; maintenant elles jouent à se lancer une balle de laine avec des palettes d'osier, et, pour la rattraper, courent dans l'herbe et mêlent leurs robes multicolores, en sorte que les naïdes semblent s'être muées en de grandes fleurs imprévues, auxquelles un dieu propice aurait donné la vie.

TROISIÈME TABLEAU

LE CHŒUR

Mais voici qu'une musique joyeuse se fait entendre du côté de la mer, et paraît une barque à la voile carrée, dans

laquelle chantent des éphèbes vêtus de longues robes asiatiques.

Il y a parmi eux Naucratès, savant à diriger sa nef sur la mer écumante ; Olpis, prompt à la course ; Nicias, habile aux neuf jeux des Palestres ; Asphalion, qui est heureux de ne savoir rien faire ; Léandre, le poète qui poursuit les filles et qu'on a couronné aux fêtes de Lacédémone, pour son hymne en l'honneur de la chasteté.

Les vierges ont brusquement interrompu leurs jeux . — « Faisons silence afin qu'ils ne nous voient pas, » disent elles ; et toutes se taisent, mais c'est pour mieux entendre la chanson des jeunes hommes d'Abydos, qui ont le renom d'être licencieux dans leurs propos et dans leurs mœurs.

LA CHANSON DES ÉPHEBES

O la belle qui dis non,
N'offriras-tu pas tes roses?
Dieu créa les belles choses
Pour que le beau nous soit bon...

De la rose et du bouton
Nous ferons des fleurs écloses :
O la belle qui dis non,
N'offriras-tu pas tes roses?

Quand donc réunira-t-on
Les effets avec les causes ?
Je l'oserai si tu l'oses,
Et je boirai ton pardon,
O la belle qui dis non...

LE CHŒUR

— As-tu compris ?
— Non certes !
— Je n'ai pas entendu.
— Ni moi.

Toutes regardent l'herbe vers la pointe de leurs pieds, et font une moue à leur orteil, qui se lève et se rabaisse avec une pudique inquiétude.

— Ils débarquent ! Sauvons-nous !

Aussitôt elles s'enfuient en des directions différentes, pour être seules, ou deux par deux, afin d'avoir plus de courage. Héro, qui dédaigne ces hypocrisies, n'a point changé de place : mais comme la vertu est toujours récompensée, elle est seule aussi bien que les autres.

Léandre qui s'approche tient dans ses doigts effilés une grappe de fleurs inconnues : il importe en Grèce le lilas des Perses.

LÉANDRE

O Nymphe, si tu remuais
Tes yeux clos et tes lèvres closes,
Tes yeux seraient rois des bluets
Et ta bouche reine des roses

Bluets et rose que j'attends,
Rose et bluets ont peur d'éclore ;
Tu ressembles à du printemps
Qui veut fleurir et n'ose encore.

Ose donc plus et veuille mieux :
Il suffit d'être moins farouche,
Et l'amour fleurira tes yeux,
Si mon baiser fleurit ta bouche...

LE CHŒUR

Quand il a parlé, elle détourne fièrement sa noble tête irritée : et de la voir ainsi, il pense qu'il a rencontré Diane, ou qu'il serait tout au moins poli d'en paraître persuadé.

LÉANDRE

La divine Artémis qui chérit les forêts,
Et qui fuit la gaîté des dieux parmi les bêtes,
A couru sous les bois, dans les vals, sur les crêtes,
Toute la nuit, traquant les fauves vers ses rêts.

La déesse au poing fort tient son arc et ses traits
Et descend vers le bain par les sentes secrètes ;
Ses nymphes, alentour, dressent leurs jeunes têtes,
Et l'odeur du matin passe sur leurs seins frais.

L'aube emplit les coteaux d'une vapeur d'opale ;
Les chasseresses vont, rêve blond dans l'air pâle,
En courbant sous les faix leurs dos clairs et nerveux

Droite, calme, Artémis s'arrête sur les berges,
Et du geste royal et blanc de ses doigts vierges
Chasse l'amour qui vient caresser ses cheveux.

LE CHŒUR

La jeune fille l'écoute, et quand il a parlé, elle l'approuve d'un geste de la tête, comme pour dire : « Je suis telle. »

Cependant le malicieux Eros, dans les hauteurs de l'éther, entend avec ironie ces paroles qui le méprisent, et pour marquer que ce ne sont là que des chansons, il feint de les accompagner en promenant comme un archet une flèche de son carquois sur la corde tendue de l'arc : son inconscient génie venait d'inventer le violon, qui, plus tard, préparera si bien à la volupté les épouses parfois adultères.

Soudain, la flèche glisse de ses doigts, et tombe. Peut-être le dieu n'avait point voulu ce malheur? Car le véritable amour est maladroit.

La flèche rapide est venue en vibrant se ficher dans le sol entre Héro et Léandre : les ondes de sa vibration s'épandent comme une mer musicale, et la terre, voluptueusement blessée, frémit : un frisson court dans les racines invisibles et monte dans les tiges : une vie plus chaude inonde les fibres des plantes qui se gonflent, comme pour sortir d'elles-mêmes ; les bourgeons s'épanouissent en feuilles ou s'élancent en ramilles, les boutons

deviennent des fleurs, et l'exubérante prairie se hausse comme une forêt naine : mais par-dessus les arbustes subitement grandis, un rosier nouveau s'est éployé, et c'est la flèche d'amour qui vient de germer pour fleurir.

Héro et Léandre contemplent ces merveilles, et chacun, sans rien dire, se demande si le prodige est dans la nature, ou dans son âme.

— « Ces choses existent-elles en vérité, ou bien est-ce moi qui viens de changer brusquement, au point que tout me semble inconnu et plus beau ? »

Cependant, sous le regard dont il la caresse, elle a senti pour la première fois que ses épaules sont nues, et relève son voile vers son cou. Ils demeurent ainsi, ne trouvant aucune parole à dire, bien gênés d'être deux, mais aucun n'aurait voulu que l'autre s'en allât. Enfin Léandre a murmuré : « Nymphe ou déesse, ô jeune fille, quel est ton nom ? » Elle a répondu : « Héro ».

Puis, elle a levé les yeux vers lui, et n'ose point demander : « Quel est ton nom ? » Mais il a répondu : « Léandre. ».

Comme ils se taisent à nouveau, la vierge, pour occuper son regard et ses mains, cueille une fleur au rosier divin qui vient de naître, et la porte vers son visage : mais à peine en a-t-elle respiré le parfum, que tout son être en émoi se prend à défaillir ; elle chancelle et Léandre la reçoit dans son bras recourbé : il s'effraie, mais à son tour elle s'épouvante bien plus encore, lorsqu'en ouvrant les yeux elle voit si près des siennes deux grandes prunelles qui la brûlent.

Doucement, elle se dégage ; mais comme la main du jeune homme, en glissant le long de son bras, est venue jusqu'à ses doigts, elle le laisse y cueillir la rose qu'elle a cueillie.

En échange, il lui tend le rameau de lilas.

— « Fleur d'Europe, dit-il, je t'offre cette fleur d'Asie, et toute mon âme avec elle. »

Héro prend le lilas, et ne s'en aperçoit que lorsqu'elle le tient. Léandre ajoute : « Songes-tu bien qu'en même temps tu acceptes ma vie ? »

Héro, de ses deux mains levées à égale hauteur, couvre sa tête de son voile, et le ramène sur son visage.

Puis, elle s'en va.

Elle n'avait dit qu'un mot, son nom, et c'était comme un symbole qu'elle se fût donnée.

HÉRO

Le bel éphèbe qui passait
M'a dit des paroles bien douces.
— Fleurissez, les prés et les mousses,
Mon cœur ne sait plus ce qu'il sait...

Se peut-il qu'un passant vous cause
Tant de plaisir avec sa voix ?
— Fleurissez, la mer et les bois,
Mon cœur n'ose plus ce qu'il ose...

Tant et tant sa voix vous émeut,
Qu'il me semble l'entendre encore.
— Fleurissez, le soir et l'aurore,
Mon cœur ne veut plus ce qu'il veut...

QUATRIÈME TABLEAU

LE CHŒUR

Le hasard, qui aide si bien les amants, pourvu qu'on l'aide un peu, permit que le lendemain Léandre eût traversé la mer, à la même heure et vers le même endroit. Il s'abritait dans un temple, dressé sur la colline, en l'honneur de Bacchus : le jeune homme regardait la route blonde se tordre sur la plaine et monter vers la ville qui bougeait dans un brouillard d'or.

Il vit deux femmes cheminer au lointain, et c'était, par hasard aussi, Héro suivie d'une servante.

Elle aperçut l'éphèbe entre les colonnes du temple.

— Reste là, dit-elle à son esclave, et j'irai saluer le dieu.

Elle arrive.

— Je t'attendais, dit l'amant.

— Me voici, dit l'amante.

Mais elle feint d'être gaie, et lui s'attriste de voir qu'elle rit à tout propos.

LÉANDRE

Ne ris pas : la gaîté nous leurre!
J'ai vu que ton rire mentait ;
Ton œil rit quand ton âme pleure,
Et lorsqu'il parle, elle se tait.

Tu ris pour attendre tes larmes,
Et ton rire en est douloureux :
Tes yeux ont deviné les charmes
Que les pleurs vont avoir pour eux.

Ils sont l'attente de la vie,
Ils sont le désir et l'effroi
De l'heure où tout se sacrifie,
Ils sont toi dans l'espoir de toi.

Et tes grands yeux de prophétesse,
Avec un air épouvanté,
Demandent un peu de tristesse
En échange de leur gaîté.

LE CHŒUR

Ce jour-là, elle permit qu'il baisât le bas de sa robe.

CINQUIÈME TABLEAU

LE CHŒUR

Le lendemain, il la rencontra dans une orgade.

Elle ne feignit plus d'être gaie, et lui s'attrista de voir qu'elle ne riait point à tout propos.

La clairière est étroite et ronde, l'herbe est drue,
Verte, profonde, humide, et jamais la charrue
Ne semble avoir meurtri la mousse ou le gazon:
Au centre, un arbre en fleurs; autour, pas d'horizon...

LÉANDRE

— O ma vierge, beauté lointaine, âme superbe,
Tu ressembles à l'arbre exilé qui sur l'herbe
Promène lentement son ombre autour de lui.
Ivre de solitude et sublime d'ennui,
Il songe, et dans l'orgueil de la paix coutumière,
Regardant le ciel vivre et buvant la lumière,
Il se fait des parfums avec de la clarté.
Mais nul ne humera l'odeur de son été;

Les fruits d'amour qu'il peut mûrir, nul ne les cueille
Et nul ne sait les chants d'espoir que chaque feuille
Abrite dans ses nids lorsque le soir descend.
La fraîcheur de son ombre ignore le passant ;
Comme s'il devinait que la vie est brutale,
Il l'oublie, il s'oublie, et pétale à pétale,
S'effeuille, chaste, et sur les prochains alentours
Ecoute s'effeuiller les pétales des jours...

LE CHŒUR

Ce jour-là, elle permit qu'il lui baisât le front.

SIXIÈME TABLEAU

LE CHŒUR

Le lendemain, il la rencontra près d'une fontaine consacrée aux Nymphes. Sur les parois de la roche, les offrandes sont suspendues : des pipeaux réunis avec de la cire et d'autres ornés de laiton, des écuelles à verser le lait, des flûtes de buis, des bonnets de fleurs et des guirlandes.

Il dit : — « Heureux ton père, et plus heureux ton époux ! »

Elle dit : — « Heureuse ta mère, et plus heureuse ton épouse. »

Il soupire : — « Je suis pauvre et je fais des hymnes. »

Elle répond : — « Evite la colère redoutable de mes riches parents. »

Il est sage en amour, de se résigner, car la résignation n'engage que l'avenir, et autorise à bien vite chercher dans le présent des minutes consolantes qui livrent l'avenir tout de suite.

La résignation fait gagner du temps.

C'est pourquoi, ce jour-là, elle permit qu'il lui baisât la bouche.

Léandre se résigne.

LÉANDRE

J'ai voué ma vie aux tréteaux forains!
Comme un bon aveugle au bras de sa lyre,
J'erre, et je fais rire avec mes chagrins.

Tes esclaves nus vont pleurer de rire,
Quand j'irai m'asseoir devant ta maison,
Comme un bon aveugle au bras de sa lyre.

Et vendant mon cœur avec ma chanson,
Je prostituerai ta gloire et mon culte,
Quand j'irai m'asseoir devant ta maison.

Afin que toujours et malgré l'insulte,
J'observe mes vœux de vivre en t'aimant,
Je prostituerai ta gloire et mon culte.

J'étudierai l'art de pleurer gaiement,
Pour te dire au prix de quelles misères
J'observe mes vœux de vivre en t'aimant.

Et tu comprendras qu'ils étaient sincères,
Quand j'irai t'attendre aux bois souterrains,
Pour te dire au prix de quelles misères

J'ai voué ma vie aux tréteaux forains!

LE CHŒUR

Lorsqu'ils se sont amplement résignés, ils décident qu'ils ne se résigneront pas davantage, et la vierge permet que, le lendemain, Léandre vienne à la maison de sa mère.

SEPTIÈME TABLEAU

LE CHŒUR

Il y vient, et, bien qu'il ait revêtu sa robe la mieux brodée, il déplaît.

Car la superbe Anaxo, qui est veuve, devine que l'on pense à lui ravir sa fille, et le jeune homme devient aussitôt l'ennemi qu'elle déteste entre tous.

— Héro ne t'aime pas, dit-elle, va-t-en.

Léandre se résigne pour la deuxième fois, mais avant de partir, il se retourne sur le seuil et secoue ses deux poings vers la voûte, comme font les acteurs et les pythonisses : la fable qu'il a entendu conter aux exilés de Babylone lui revient en mémoire et, sans se soucier d'être ridicule, il prophétise.

LÉANDRE

Mère égoïste ! Un an, dix ans, autant d'années
Qu'il en pourra falloir au jeu des destinées,
Et tu regarderas le crime de ton cœur !
O marâtre ! il est dit que ce jour de langueur
Devra sortir de l'ombre au milieu d'une fête !
— Le Roi de Babylone a chassé le prophète,
Mais dès qu'on aura bu dans les vases sacrés,
Vous qui n'entendez rien encor, vous entendrez
Une sourde rumeur naître au fond des ténèbres :
L'horreur de l'inconnu secouera vos vertèbres,
Et la nuit s'emplira de doute ; le palais
Sera morne ; les cieux deviendront incomplets,
Comme si le vrai dieu vous ôtait ses étoiles ;
Vivants, vous sentirez de la mort dans vos moelles ;
Vos mains vous sembleront très lourdes, et vos jours,
Écrasés par le poids de votre œuvre, très lourds :
Alors vous gémirez sous votre propre blâme ;
Par l'effroi, le remords entrera dans votre âme,
Le remords du passé par l'effroi du futur,
Et mon nom s'écrira lentement sur le mur.

HUITIEME TABLEAU

LE CHŒUR

Anaxo, qui n'entendait rien aux légendes d'Asie, donna l'ordre à des esclaves de veiller sur l'enceinte de la riche demeure et de chasser l'impertinent éphèbe, s'il tentait de tracer sur la muraille les lettres de son nom ou tout autre dessin obscène.

Or, elle était blessée en son cœur de mère trop aimante, et quand la nuit fut venue, elle monta sur la terrasse de sa maison, et des larmes brûlaient ses yeux.

ANAXO

— Je hais le jeune homme aux désirs audacieux!

— Astres qui éclairez le char de la nuit à travers le calme et le silence! Terrible Hécate, ô déesse qui épouvantes les chiens, quand tu parcours le monde en posant tes pieds furtifs sur les tombeaux de marbre, moins blancs que tes pieds blancs!

Donnez-moi le pouvoir de rompre les enchantements!

— Et toi, Junon, qui connais la torture des âmes jalouses! Et toi, Cérès aux beaux cheveux, qui pleuras Proserpine et vécus la douleur des pauvres mères que le passant dépouille de leurs filles! O puissances des cieux!

Je me le muisenejhaoh aux désirs audacieux!

— Déesses qui fûtes presque femmes, vous savez que rien ne nous est plus doux que la virginité de celles en qui refleurissent nos heures fanées, et vous savez aussi qu'après avoir, durant toute la vie, gardé la haine secrète du maître qui nous embrasse, nous ne voulons pas qu'on nous possède encore en la personne de nos filles, et nous avons la haine des amants.

Donnez-moi le pouvoir de rompre les enchantements !

LE CHŒUR

Les déesses qu'elle invoquait lui suggérèrent de consacrer sa fille au culte d'une divinité qui la rendît inviolable.

Anaxo pensa : « Si je ne dois pas la garder, nul au moins ne l'aura. »

Or, précisément à cette époque, la prêtresse d'Aphrodite était morte, et les prêtres devaient élire une Néocore nouvelle.

Anaxo proposa sa fille, et la date de la Purification fut fixée à la fête prochaine, qui était la Fête du Départ.

NEUVIÈME TABLEAU

LE CHŒUR

Au seuil du temple décoré de guirlandes, se dresse l'image sacrée : la statue de la déesse est en bois de myrte, peint

de couleurs vivantes. Elle est droite, et tient dans sa main levée une pomme de grenade, symbole de la fécondité; autour de son col est une chaînette d'or où sont suspendus huit phallus de corail ; à ses pieds, ornés de périscélides, gisent les coquilles roses qui portent son nom, et qui sont pareilles à des fleurs de chair épanouies de volupté. Le socle est couvert de jouets d'enfants que les très jeunes épousées ont offerts à la déesse, le jour de leurs noces.

Léandre, perdu dans la foule, regarde anxieusement les portes de bronze qui vont s'ouvrir.

Elles s'ouvrent ; des chants, comme une bouffée de chaleur qui sort du four, s'élancent au dehors : cris d'éphèbes et voix de femmes; le tympanum vibre sous le choc des paumes, et l'airain creux résonne en même temps que les longs tubes de buis.

Le défilé commence.

Voici d'abord les adolescents coiffés de roses, qui remuent le sistre et le cymbalum entouré de sonnettes; puis, les molles hiérodoules qui portent dans des cystes d'or les pavots aux graines innombrables, et qui dansent en jetant des fleurs du geste arrondi de leurs bras; puis, graves, les anciennes courtisanes qui se sont mariées, riches par leur prostitution; puis les prêtres, qui tiennent haut leur main gauche fermée et l'index rigide de leur main droite.

Enfin paraît la Néocore, qui seule doit rester vierge, Héro.

Superbe de tristesse, elle avance sans paraître marcher; quand sa robe de lin blanc se soulève au rhythme de son pas, ses talons fleurissent le sol, comme deux roses. Ses

cheveux séparés sur le front se relèvent aux tempes pour s'enrouler autour des bandelettes d'or.

Léandre ne voit plus qu'elle et chacun comme lui : car, pour la contempler, on est venu d'Émonie et de Cypre, de Phrygie et de Cythère, d'Abydos aussi, de Lacédémone où l'on dispute sur la beauté et où l'on distribue des prix ; et tous, ceux-là même qui ont vu les femmes danser sur le sommet du Liban couronné de bois parfumés, proclament la grâce d'Héro.

Cependant le sacrificateur immole aux pieds de l'icone une génisse impolluée ; et le loutrophore s'avance, portant dans ses bras le vase où sont ciselés les attributs de la déesse : il verse l'eau lustrale sur les mains de la Néocore, et celle-ci, de ses doigts purifiés, ouvre la cage où sont enfermées les colombes venues du mont Eryx.

Les oiseaux blancs s'envolent dans le ciel bleu.

Héro les regarde partir, avec des yeux où elle empêche les larmes de monter.

Alors les courtisanes sacrées dansent en tordant leurs hanches et leurs bras, et, mêlées aux jeunes gens, font alterner les baisers et les chants. La vierge les regarde avec dégoût, et pourtant ces caresses, qu'elle ne voudrait pas comparer à celles du bien-aimé, la font songer à lui et aux douceurs qu'elle ignorera toujours.

Enfin les danses ont cessé ; les courtisanes sont parties ; les prêtres sont entrés dans le temple, excepté deux qui gardent la Néocore.

Avant de se retirer dans le sanctuaire où nul ne pénètre, Héro s'incline devant la déesse, et prie dans son cœur.

HÉRO

Les hommes m'ont jeté les pommes de Cybèle,
Et leurs mains se tendaient vers ma sérénité ;
Les femmes ont souffert de me savoir trop belle,
Et les poëtes ont chanté,
Ivres de me voir et de croire
Qu'une impérissable mémoire
Unirait leur gloire à la gloire
De ma beauté.

Le respect des passants m'adule, et l'on m'envie,
Mais s'ils comprenaient mieux ils pâliraient d'effroi,
Car aux fêtes d'amour c'est moi qui sacrifie,
Et le sacrifice, c'est moi !
On me pare, et je suis la morte ;
C'est ma jeunesse qu'on emporte,
Et c'est moi qui ferme la porte
Sur le convoi.

Je suis celle qui meurt, je suis celle qu'on tue,
Et drapant mon secret dans un manteau d'orgueil,
Immobile, j'ai l'air de ma propre statue
Qu'on agenouille sur le seuil :
Ame en exil, corps en épreuve,
Je suis veuve, la vierge veuve
Qui dans la robe toujours neuve
Porte son deuil.

A tout jamais, je suis la veuve de moi-même,
Qui crie à ta pitié, déesse, et que tu mords,
O déesse d'amour qui défends que l'on m'aime.
Joie et douleur, paix et remords,
Tout me trompe, l'heure après l'heure,
Et mon deuil lui-même est un leurre,
Puisque les rêves que je pleure
Ne sont pas morts !

LE CHŒUR

Mais voilà que la statue de la déesse penche vers la Néocore sa tête apitoyée et dit : « Je veux protéger cette enfant ».

ACTE II

L'EXIL

PREMIER TABLEAU

LE CHŒUR

Léandre a pour jamais perdu sa fiancée : c'est pourquoi il a supprimé de sa vie le sommeil, le rire des jeunes hommes, le sourire des jeunes femmes, et même la nourriture. Il erre toujours seul, les sourcils froncés et la tête vide. comme font les vieux magistrats. Les bourgeois regardent passer cet ancien poète, et depuis qu'il ne pense plus à rien, les bourgeois disent : « Il réfléchit ». Depuis qu'il est complètement fou, les mères disent : « Le voilà devenu sage. » Et aussitôt elles songent que le moment est venu de le marier à leur fille.

Mais il rêve à celle d'Anaxo.

LÉANDRE

Nous étions presque amis, je m'en souviens,
Et déjà si près l'un de l'autre;
Mes yeux n'effrayaient plus les tiens :
Une âme voulait naître, une, la nôtre.

Un désir d'espérer donnait la foi;
C'était des bras que l'on décroise,
Et ton âme venait vers moi
Comme un petit oiseau qui s'apprivoise.

Elle tremblait encore, en vérité,
Ta pauvre âme de solitude,
Et puis, un soir, elle a chanté,
Mais plus tremblante encor que d'habitude.

Ce n'était plus de moi qu'elle avait peur,
Mais de sa détresse, et de vivre,
Et du froid de ton propre cœur,
Comme l'oiseau frileux a peur du givre.

Parce que nous étions deux exilés,
Tu m'as compris, tu t'es comprise,
Puis, nous nous sommes en allés...
O ma sœur d'abandon, la vie est grise...

DEUXIÈME TABLEAU

LE CHŒUR

Léandre s'installe dans sa tristesse. Il ne peut songer à se faire moine, car la religion n'a pas encore inventé de réunir les solitaires.

Cependant, ses amis ont décidé de l'arracher à son exil. Ils viennent à sa modeste demeure et l'assiègent de leur bande joyeuse : car ce jour-là, ils se sont travestis afin d'honorer les dieux, comme vous faites maintenant dans les fêtes nationales, afin de glorifier la patrie.

Couronnés de lierre et de rameaux de pin, ils ont, pour ressembler à des faunes, couvert leurs jambes de peaux de chèvre et planté des cornes à leurs fronts ; les riches ont revêtu la crocote en soie safranée, et la nébride en peau de faon ; plusieurs agitent le van mystique, et des ithyphalles portent à leur ceinture, accrochés par des bandelettes, de monstrueux emblèmes de cuir.

Léandre, retiré dans un coin, les regarde venir, et ne sourit pas lorsqu'un esclave cateunaste, entouré d'hétaïres, lui présente les pommes de coing qui portent à la volupté.

LÉANDRE

Oh! laissez-moi dormir! J'ai renoncé l'effort :
Un rêve d'être heureux m'a conduit dans la mort.

J'ai su vivre, et je suis la cendre après la flamme.
Malheur à qui survit au trépas de son âme!

Cette chambre! On croirait qu'un crime y fut commis!
Les meubles d'autrefois ne sont plus les amis.

Ils demandent le nom de l'hôte, et la fenêtre
Vous regarde avec l'air de ne plus vous connaître.

Le lit vient d'oublier les songes qu'il couvait,
Malheur à qui n'a plus un rêve à son chevet!

Qui, seul, et las, et seul, quand la tâche est finie,
N'illumine de rien les noirs de l'insomnie!

Malheur à qui n'a plus un désir au réveil,
Et qui, craignant le jour, n'aime plus le sommeil!

LE CHŒUR

Mais sans rien vouloir entendre, ils se mettent à danser en criant :

— « Cache ton chagrin! Nous t'apportons ce que Solon voulait pour la santé d'Athènes! Choisis dans ces femmes un cache-chagrin. »

Ils lui présentent Thestylis, dont les cheveux sont blonds comme si elle les eût baignés dans les flots du Scamandre; Nicé, victorieuse aux jeux du binage; la Sicilienne, qui, pour avoir du bonheur, porte des mullettes autour de son cou; Ptéléa, qui vient tard au rendez-vous d'amour; Erithacis enfin, qu'on dirait toujours vierge, et qui porte obstinément le nœud d'Hercule.

LE CHŒUR

Tout l'idéal se mire au lac pur de ses yeux;
La nocturne fraîcheur des prunelles se joue
Avec la rose et chaste aurore de la joue;
Sa bouche a les splendeurs d'un couchant dans les cieux.

Sa vertu jette au mal des pardons orgueilleux,
Et sa fierté d'hermine est d'ignorer la boue;
Elle marche, on dirait Pallas peinte à la proue
Des galères qui vont sous l'amitié des dieux.

—Puis, tout change : les murs sont clos, l'orgueil s'abîme,
Car voici le vrai culte et le seul rêve intime,
Dieu : c'est l'homme, la chair de mâle, c'est l'amant !

Elle pâme, en mordant sa lèvre qui se mouille :
Nue, humble, elle a baissé les cils, et, lentement,
Dans la soif du baiser suprême, s'agenouille.

LE CHŒUR

Tous et toutes se sont retirés, et l'éphèbe reste seul avec la belle courtisane.

J'abuserais votre candeur si j'osais insinuer que les paroles vagues, dont s'émeut la chambre très obscure, sont des serments d'amour ou des vœux de fidélité : on dirait plutôt des mots de gratitude.

Une politesse, dit-on, en vaut une autre : la brune fille rougit de s'en souvenir, et cache son visage dans ses doigts entr'ouverts, lorsqu'elle entend les paroles du jeune homme.

LÉANDRE

J'ai saisi la coupe à deux mains
Et bu le vin de tes ivresses,
O Ménade, ô sœur des tigresses
Dont Bacchus peuplait les chemins!

Le thyrse a fleuri de carmins
Les bandelettes et les tresses :
J'ai saisi la coupe à deux mains
Et bu le vin de tes ivresses !

Tes cris restaient à peine humains
Quand j'ai bu le vin que tu presses,
Et pour laper de mes caresses
Ce jus de poivre et de cumins,
J'ai saisi la coupe à deux mains!

TROISIÈME TABLEAU

LE CHŒUR

Si les femmes pouvaient savoir comme on les aime dès qu'on les a trompées, elles ne voudraient que des amants infidèles.

Tendrement, pieusement, avec un respect qui ressemble à de la religion, Léandre pense à la bien-aimée. Il mourrait plutôt que de la souiller par la seule approche de son corps répréhensible, et pourtant...

LÉANDRE

Oh ! ses doigts si fluets et si pâles, ses mains,
Ses deux petites mains sans force, ses mains blanches
Qui sont comme des fleurs à la pointe des branches,
Et ses chers petits pieds ignorants des chemins !

Oh ! son corps, sa beauté fragile, et sa faiblesse,
Avec quelle science et quel culte discret,
Avec quelle ferveur maternelle, il faudrait
Savoir les protéger contre tout ce qui blesse !

Et comme il serait bon d'être fort auprès d'eux,
Fort pour eux, doux et fort pendant toute la vie,
Sans autre effort que d'y penser, sans autre envie
Que d'être toujours seuls pour être toujours deux !

Oh ! son âme frileuse, errante et qui frissonne,
Et qui ressemble à mon enfance ! Je sais bien
Ce qu'il faut pour guérir un cœur semblable au mien !
— Ni toi, ni moi, ne nous appuierons sur personne.....

QUATRIÈME TABLEAU

LE CHŒUR

Aucune amie charitable n'a porté à la prêtresse le récit de la trahison : Héro, qui n'a pas d'amie, ignorera toujours qu'on l'a trompée ; mais la divination des amants, sans l'avertir de rien, trouble l'atmosphère autour d'elle.

Elle souffre sans souffrir, la pauvrette, comme si quelque chose encore venait à lui manquer. Elle est plus seule.

Elle a pris la tige de lilas que lui donna le bel éphèbe : la fleur de Perse est devenue sèche et cassante.

HÉRO

Le temps des lilas va bientôt finir
Et je me souviens qu'il commence à peine.
C'était fou de pleurer sur ce qui doit venir
Dans l'heure incertaine.

A quoi bon vouloir bénir les instants?
A quoi bon vouloir être heureux quand même?
L'homme passe trop vite et l'on n'a pas le temps
D'aimer ce qu'on aime.

Qu'il faille sourire ou faille souffrir
Pendant quelques pas de la route à suivre,
Attendons le moment de nous laisser mourir
En nous laissant vivre...

Quarante lilas, je n'y serai plus:
Ils refleuriront sans que tu les voies,
Et rien ne restera des chagrins révolus
Ni des vieilles joies.

CINQUIÈME TABLEAU

LE CHŒUR

Assurément, Léandre fut coupable, et je ne le défends pas; mais il a beau s'injurier et s'alimenter de remords, il est moins triste ; le voilà presque heureux d'être malheureux! Il trouve que le ciel a raison d'être bleu, que les roches sont roses avec des ombres mauves ; plus distinctement, les herbes et les insectes l'appellent leur ami ; la mer qui susurre n'est point large comme à l'ordinaire : elle est moins un gouffre fait pour le séparer de la bien-aimée, qu'un chemin pour le conduire à elle ; Sestos est plus près d'Abydos.

Il se promène parmi l'été multicolore, et se roule au soleil. Il prie.

LÉANDRE

O nature, ô la sœur, la mère et la maîtresse,
Berce longtemps mon corps blotti dans ta caresse!
Je t'aime, et tu répands des baisers sous ma peau :
Dans mon esprit et dans ma chair, dans tout mon être,
Je sens s'épanouir un espoir de renaître,
Tout devient bon et tout est beau.

Aime-moi, car je t'aime. Aimons-nous, et sois bonne !
Infuse-moi ta grâce, afin que je pardonne
A ceux dont l'égoïsme a voulu mes douleurs :
O bien-aimante aimée, endors-moi sur ta couche,
Que mon extase heureuse aille baiser ta bouche
Sur la bouche tiède des fleurs !

Sens-tu vibrer sur toi mes chaudes gratitudes ?
J'ai fini d'être seul parmi tes solitudes,
Et ta vaste jeunesse a fait un moi nouveau :
L'odeur des prés, soufflant sur mon âme chagrine,
A mis tout le printemps de toi dans ma poitrine
Et tout l'été dans mon cerveau !

Aime-moi, berce-moi ! Mère, je suis Antée !
Aide-moi, car je suis la force épouvantée,
Je suis le passé mort qui voudrait refleurir !
J'ai pris la flamme, et l'aigle a dévoré mon foie ;
Mère du rêve et du désir, mère de joie,
Je suis l'enfant qui veut guérir !

Mère, je suis Orphée, et j'ai vu les ténèbres :
J'ai marché si longtemps dans les brouillards funèbres
Que j'ai presque oublié le regret du ciel bleu ;
O nature, fais-moi renaître de moi-même !
Toi qui ressembles tant à celle que l'on aime,
Fais que je pleure encore un peu !

SIXIÈME TABLEAU

LE CHŒUR

Dès le retour de la nuit douce, il a pris une barque et s'en est allé bercer sa peine sur la mer.

Donnant au gouvernail de légères pressions du coude, sans qu'il ose y mettre la main, il se dirige ainsi vers la tour qu'habite la prêtresse.

Eros, qui justement passait, très affairé à sa ronde de nuit, l'a reconnu : et trouvant qu'il fallait hâter la fin de ces romances, il a décoché un trait de son carquois vers l'amant trop résigné.

La flèche, vertigineusement, a traversé l'espace, et sur sa route elle affole d'amour les bolides qui se lancent à la chasse de leurs cousines les étoiles: c'est dans l'azur une orgie de déclarations étincelantes et de paraboles qui sifflent. Comme le trait accélerait sa vitesse en raison du carré des distances, il écorcha le flanc d'un globe qui se pelotait dans l'infini : une comète fut, et la malheureuse, brûlée de désir, perdant par la plaie ouverte son beau sang de lumière, se précipita à la poursuite d'un soleil.

LAÉNDRE

O lumineuse absente, étoile de mon âme,
Regarde ! Un vent fougueux disperse dans la nuit
Des tourbillonnements d'étoiles ! Flamme et flamme,
Et c'est comme un troupeau de flammes qui s'enfuit !

Encore ! Les vois-tu monter pour redescendre,
Striant l'air et roulant vers un gouffre inconnu ?
L'averse ! Il pleut du feu ! La lumière est en cendre,
Et s'il pleut tant, le ciel de demain sera nu !

Des étoiles ! Il pleut toujours ! Il pleut encore !
L'espace vide, après cette grêle d'enfer,
Sera comme une fleur qui ne sait plus éclore,
Tant l'ombre aura jeté d'étoiles dans la mer...

— Non ! La nuit de demain sera resplendissante
Et l'éternel azur qui luira comme il luit,
Ne sait le deuil d'aucune absence. — O chère absente,
Je n'avais qu'une seule étoile dans ma nuit.

SEPTIÈME TABLEAU

LE CHŒUR

— Vas-y donc ! cria le dieu.
Léandre empoigne le gouvernail et cingle vers la tour.
Il lui semble qu'une des étoiles amoureuses s'y est

accrochée en tombant, et brûle, plus rouge que les autres.

L'étoile, comme il sied en un pays d'Orient, guide sa route; ce n'est pourtant que la clarté d'un flambeau dans le cadre d'une haute fenêtre.

La barque file sur les flots, comme un oiseau de mer mais elle est bien lente encore, et Léandre regarde la côte accourir au-devant de lui.

Tremblant de volonté, il a sauté dans les roches, accroché ses amarres, couru vers la muraille; d'un œil audacieux, il en mesure la hauteur, et de pierre en pierre il fait du regard l'escalade de son bonheur.

Qu'importe, s'il se brise dans la chute? N'est-il point las de vivre?

De sa main gauche, il saisit la branche rugueuse d'un vieux lierre, et le voilà qui monte.

LÉANDRE

Mourir, t'aimer! La double obsession des rêves,
Les deux soucis, les deux espoirs, qui tour à tour
Font les heures du jour si longues et si brèves,
La mort, l'amour!

La mort et toi! Le double effort involontaire
Qui contriste la joie et console l'ennui,
Le double sacrifice et le double mystère,
Le double appui!

Tout vient de vous et tend vers vous ! L'arc et la cible !
Vous êtes tour à tour le désir et l'effroi,
Elle l'irrémissible et toi l'inaccessible,
La mort et toi !

Elle et toi ! Toutes deux si graves et si pures,
La mort et toi, les deux inexorables sœurs,
Les deux reines du temps, fécondes en tortures
Comme en douceurs !

La mort et toi, les deux suprêmes fiancées,
Vous êtes toutes deux la fin de tous les vœux,
Et je vous trouve au bout de toutes les pensées,
Toutes les deux !

HUITIÈME TABLEAU

LE CHŒUR

Il atteint le bord de la fenêtre, et regarde.
Pareille à une statue, la jeune fille est debout en robe

blanche ; son bras droit pend le long de son corps et sa main semble morte ; mais son autre bras est replié et ses doigts fins présentent, vers son visage un peu baissé, une tige de lilas mort.

Il s'enivre de la contempler, accroché aux pierres du mur, mais soudain il appelle et s'effraye de l'avoir osé ; elle aussi s'épouvante d'entendre dans la nuit son nom et cette voix.

Elle court vers la fenêtre et les deux amants tombent dans les bras l'un de l'autre.

Aussitôt ils échangent les paroles nécessaires.

ACTE III

L'HYMÉNÉE

LE CHŒUR

O Mercure, puissant à persuader, fais que l'on veuille me croire quand j'affirmerai qu'Héro et Léandre n'échangèrent que des paroles et goûtèrent la douceur d'être chastes.

Ils étaient en vérité fort jeunes l'un et l'autre, et plusieurs parmi ceux qui m'entendent savent que l'homme ne devient exigeant qu'à l'âge où ses forces exigeraient moins, et qu'il se console de les voir diminuer en s'efforçant de n'en rien laisser perdre.

Puis, Vénus protégeait sa prêtresse et ne voulait pas lui permettre un peu ce qu'elle s'était permis beaucoup : car les maîtresses libertines n'ont point d'indulgence pour leurs servantes, et c'était alors comme aujourd'hui, et dans le ciel aussi bien que sur la terre, puisque l'homme a fait les dieux à son image.

PREMIER TABLEAU

LE CHŒUR

La nuit suivante Léandre vint encore, sous prétexte d'apporter à la bien-aimée les vers qu'il avait composés pour elle.

Il est à genoux, loin, seul.

— Si les prêtres apprenaient ta visite, lui dit-elle, ils te tueraient, car leur race n'est point tolérante : et que me resterait-il si Léandre mourait ?

LÉANDRE

Je te lègue cet hymne où j'ai mis ton sourire,
O mon inaccessible amie, et ton regard :
Voici les vers où ta beauté venait s'écrire.

Ils sont presque ton œuvre et tu les connais tard,
Puisque je les ai dits trop loin de ton oreille ;
Mais de tout ce qui fut mon âme, c'est ta part.

Lorsque je serai mort et que tu seras vieille,
Mon amour restera la fleur de ta beauté,
Et par lui survivront les fleurs mortes la veille.

Tu ne dois plus mourir depuis qu'il a chanté,
Car le verbe est debout hors du temps méprisable,
Et ce qui fut pensé dure en l'éternité.

Les siècles passeront, comme un vent sur le sable,
Et leur souffle de nuit peut balayer les cieux,
Mais rien n'abolira le rêve impérissable.

Hors des âges ! Le Verbe est l'essence des dieux,
La chair s'immortalise en devenant l'idée,
Et je te fais ce don d'avoir vécu tes yeux !

J'ai pensé ta blancheur furtive, et l'ai fondée ;
J'ai créé tes cheveux et le bruit de ton pas :
Ils seront, et la Mort en est dépossédée.

Prends donc ces vers, par qui tu ne périras pas,
Vers immortels, encor que nul ne les connaisse,
Et mets-les sous ta nuque à l'instant du trépas,

Pour que tes cheveux blancs dorment sur ta jeunesse.

DEUXIÈME TABLEAU

LE CHŒUR

Ils sont debout, deux.

En entrant dans sa chambre, Héro l'a trouvé, ruisselant. Car cette fois, pour ne pas éveiller le soupçon des gens de Sestos, il avait franchi la mer à la nage.

Emue de bonheur et d'effroi, elle essuie les cheveux et

le torse du jeune homme, et, pour le réchauffer, le presse longuement sur sa poitrine, si longuement qu'il y reste pendant une heure entière.

Eros les regarde être chastes.

— Eh! dit-il, aux innocents les mains pleines.

LÉANDRE

Mon cœur saute vers toi comme un chien vers son maître,
Et je sens que ma vie accourt à fleur de peau;
Tout mon être t'espère, et quand tu vas paraître
Ma chair te reconnaît au bruit de ton manteau.

Avant que tu sois là, ma chair t'a reconnue,
Mais alors même enfin que je t'ai dans mes bras,
Mon esprit anxieux doute de ta venue,
Et je ne peux pas croire encor que tu viendras.

Car je te vois trop loin et là-haut, dans la gloire
Dont mon propre respect te nimbe et te défend,
Et je t'aime d'en bas, sans même oser y croire,
Comme j'aimais les dieux lorsque j'étais enfant.

J'ai peur, en m'approchant, des splendeurs où je monte
Parce que mes baisers sont indignes des tiens :
Ton œil clément a beau sourire vers ma honte,
Ce qu'il daigne oublier, c'est moi qui m'en souviens.

Plus tu descends vers moi, plus mon cœur te voit haute,
Et lorsque tu t'en vas, c'est un mal presque doux :
Il me semble quitter un dieu dont j'étais l'hôte,
Et j'adore mon front qui toucha ses genoux.

TROISIEME TABLEAU

LE CHŒUR

Ils sont assis, deux.

Car ce matin, quand Léandre est parti, la petite vierge a ordonné: « Je défends que tu nages encore dans la mer périlleuse. »

Mais, au retour de la nuit, elle est montée avec un flambeau sur le sommet de la tour, afin d'éclairer la route, pour e cas possible où l'amant oublierait d'obéir; et lorsque Léandre est apparu, on l'a grondé mais caressé.

Parce qu'il avait froid, elle l'a réchauffé, comme la veille; parce qu'elle le croyait las, elle l'a fait asseoir sur le trône

aux clous d'argent; et, parce qu'elle n'avait point d'autre siège, il l'a prise sur ses genoux.

Pressée contre lui, elle se délecte de sentir pénétrer en elle le froid de ce corps trop baigné par la mer.

— Comment se peut-il que ta fraîcheur me brûle ?

Tandis qu'elle s'efforce à ne point soupirer de joie, Léandre égrène des paroles délicieusement banales.

LÉANDRE

L'oiseau bleu, tu m'en fis don
Et c'est ta double prunelle
Dont l'azur palpite et dont
Chaque paupière est une aile.

L'oiseau rose du baiser,
C'est ta bouche que tu poses,
Et qui pour mieux se poser
Ouvre ses deux ailes roses.

L'oiseau blanc, j'entends sa voix
Qui roucoule sous des branches,
Et c'est ton cœur dont je vois
Battre les deux ailes blanches.

QUATRIÈME TABLEAU

LE CHŒUR

Ils sont couchés, deux.

Car Léandre a dit en arrivant : « Ne crains rien de moi, je t'aime comme un frère. »

Héro fut si joyeuse, qu'elle le baisa sur la bouche.

Donc, ils se sont assis sur le lit. Elle y perdit bientôt l'équilibre, mais rien de plus.

Ils restent allongés l'un contre l'autre, immobiles tous les deux.

— O mon Léandre, j'ai peur que de te voir si beau, Amphytrite veuille te garder ; et ta mort me rendrait deux fois désolée, à cause de ta perte, mais à cause aussi de mon amour jaloux.

LÉANDRE

O bien-aimée, en qui se résume la femme !
Tout le beau que j'admire et le bien qui m'est cher,
C'est toi, l'universelle, et ma chair ni mon âme
N'ont de désir que pour ton âme et pour ta chair.

Il n'est point de beauté qu'elle ne t'appartienne,
Et tout ce qui n'est pas ta grâce ne m'est rien ;
Je ne sais d'autre bouche à baiser que la tienne,
Ni de parfum qu'on veuille aimer sinon le tien.

Dieu n'a mis qu'à ton front de chevelure blonde ;
Ton geste a des contours que nul n'a jamais eus,
Et ta jeune poitrine est la seule du monde,
Aussi vrai que tes yeux sont les seuls qu'on ait vus.

Ta voix, c'est la musique, et quand tu dis « Léandre... »
Je sens que la faveur du destin m'a comblé,
Car il suffit de vivre et de voir, pour comprendre
Qu'il n'y a qu'une femme au monde, et que je l'ai !

Une seule, qui puisse incarner du mystère
Et mettre l'infini des dieux dans nos instants,
Une femme, pour tous les âges de la terre,
Et qu'on n'adorera que toi, dans tous les temps !

C'est pourquoi les amours qui ne sont pas le nôtre
Me blessent avec leurs baisers, et follement
Je songe que c'est toi qu'on cherche dans une autre,
Et qu'on me vole un peu de toi, rien qu'en aimant!

L'unique ! Et même encor ma rancune est jalouse
De tous ceux qui naîtront pour être des élus,
Puisque c'est toujours toi qu'on aime et qu'on épouse,
Toi qu'ils profaneront quand je n'y serai plus !

LE CHŒUR

Elle sourit, n'ayant pas envie de rire.
Ils s'adorent ainsi, pieusement.
Mais c'est un grand danger, que de n'en pas connaître.

Ils ne s'assoient plus jamais; ils se couchent tout de suite et s'étreignent. Pourquoi donc s'en abstiendraient-ils puisque leur tendresse est si pure? Cependant, plus les paroles de l'éphèbe s'envolent dans l'idéal, plus ses gestes le rapprochent des réalités; tandis que son esprit se recueille, ses mains cueillent.

HÉRO

Léandre, ô bien-aimé, calme tes mains,
Aimons-nous doucement, et côte à côte.
Nos bonheurs n'auraient pas de lendemains
Si nous les offensions par quelque faute.

Soyons deux fleurs d'amour, les fleurs du soir
Qui par-dessus la source et les venelles
Se jettent des parfums et de l'espoir :
Calme tes mains, Léandre, et tes prunelles.

Ayons de longs baisers dévotieux...
N'ose plus tant, Léandre, afin que j'ose,
Et clos tes douces mains, et clos tes yeux,
Pour que j'ose t'offrir ma bouche close.

CINQUIÈME TABLEAU

LE CHŒUR

Toutes les nuits, elle monte sur la tour, et lui, nouant ses habits à son cou, traverse le détroit.

Toutes les nuits, les mêmes phrases, avec les mêmes gestes ! Car si l'on commence à trouver que ces heures-là se ressemblent, c'est que déjà elles ne se ressemblent plus, et qu'on y met un peu moins d'amour chaque fois.

Mais la chasteté porte à la mélancolie.

La vierge imprudente demande : « Que te manque-t-il ? »

Il berce Héro couchée sur ses genoux, et se penchant ers sa tête, il regarde ses prunelles bleues.

LÉANDRE

Ma belle fleur, ô fleur qui sera tôt fanée !
Rose sur le rosier, minute dans l'année;
Douce éphémère, instant d'amour, ma belle fleur !
Ta chair est trop limpide, et ta calme pâleur
M'évoque des pâleurs futures, une pose
Rigide, un regard blanc sous ta paupière close,

Et l'adieu des sanglots autour de ton lit froid...
— L'aube monte, et l'aurore est du temps qui décroît !
La mer chante, et le flux est un cri qui t'appelle !
Tu marches vers la mort en devenant plus belle,
Et c'est un peu de toi qui commence à périr :
Sans savoir qu'on se fane en osant se fleurir,
Ton corps s'épanouit dans la splendeur de vivre,
Et ta grâce est un champ de bataille, où se livre
Le combat douloureux des choses qui s'en vont !
O douce ! Ouvre tes yeux que je regarde au fond,
Tes yeux naissants, tes yeux obscurs, dont la prunelle
Est pleine d'une nuit qui semble être éternelle !

LE CHŒUR

Or, un soir la lampe s'éteignit, et Léandre s'alluma.

Ses mains faisant rage, il s'écrie : « Oh ! ces voiles ennemis ! »

Et le vaillant jeune homme, avide de revanche, disperse les ennemis.

LÉANDRE

Ton âme qui consent et ta chair qui désire
Ont malgré ta parole exaucé tous mes vœux :
Je pétrirai ton chaste orgueil comme une cire,
Car ce que tu voudrais sans l'oser, je le veux !

SIXIÈME TABLEAU

LE CHŒUR

La belle eut très peur, d'elle surtout; car une voix inconnue murmura en elle : « Je le veux. »

Mais si bas qu'eût parlé cette voix, elle monta jusqu'au ciel, car elle venait du fond du cœur.

Aphrodite entendit.

Aussitôt elle suscita un songe à la mère jalouse, et celle-ci, dans son rêve, aperçut la tour et la chambre, le passé certain et l'avenir probable, car l'amant suppliait déjà.

LÉANDRE

A quoi sert de tant causer
Puisque j'aurai ton baiser,
Douce qui fais la méchante ?
A quoi sert de parler tant
Si l'on peut vivre en chantant,
Et voici l'heure où l'on chante.

Je t'apporte les chansons
Que la vie où nous passons
Donne aux passants que nous sommes;
Je viens de la part du dieu
Qui veut bien qu'on t'offre un peu
Du bonheur qu'il doit aux hommes.

Oh ! ne ferme plus tes bras,
Puisque tu les ouvriras,
Tout à l'heure, heure perdue,
Et qu'après ton abandon
Tu vas demander pardon
De t'être trop défendue.

Ne résiste plus ainsi,
Puisque tu diras merci
Quand j'aurai calmé ton ire ;
O ma Nymphe aux yeux ardents,
Si tu veux montrer les dents,
Que ce soit dans un sourire...

SEPTIEME TABLEAU

LE CHŒUR

Anaxo s'est levée : elle a vu le départ de Léandre, et durant tout le jour, elle a médité sa vengeance. Quand la bienfaisante lumière s'est fanée dans le crépuscule, la marâtre a fait porter, à l'abri des roches marines, une cuve d'airain ; elle a allumé le feu ; et rejetant sur son épaule les pans argentés de sa tunique sombre, elle lève ses poignets nus, où bruissent les cercles d'or, et les anneaux descendent vers son coude.

Puis elle crie sous le firmament.

ANAXO

— « Donnez-moi le pouvoir des enchantements !

J'ai versé la farine, et le feu l'a déjà consumée. Léandre m'a faite douloureuse et plus vieille, et pour l'en punir, je brûle le laurier vert qui se dévore en pétillant. Puisse une égale flamme le ronger des talons à la nuque, épargnant sa tête pour qu'il souffre plus longtemps, et que je le voie mieux ! Je hais le jeune homme aux bras audacieux.

— Hécate, Hécate ! Les chiens aboient au loin des perspectives violettes, et je leur réponds en frappant le vase d'airain. J'ai jeté le son sur la braise, et j'ai craché en disant : « Je jette les os de Léandre ! » Hécate, Hécate, fais que le vent qui pousse les nues sur ta face disperse la cendre du son, de la farine et du laurier, et je cracherai dans le vent : « Disperse les os de Léandre, ô vent. » Donnez-moi le pouvoir des enchantements !

— Je hais celui qui ose aimer ma fille, et j'ai broyé le lézard sur les roches de la mer, pour que l'eau qu'il traverse l'empoisonne au passage. Hécate ! J'ai jeté dans les flots l'hippomane d'Arcadie qui rend les chevaux furieux, pour que les cavales marines, les cavales à crinière d'écume le déchirent de leurs blanches ruades, et rejettent sur la grève son cadavre au visage bleu. Je hais le jeune homme aux bras audacieux !

HUITIÈME TABLEAU

LE CHŒUR

La tempête éclata : la mer gronda deux jours durant, et, ce qui parut plus grave aux fiancés, elle s'agita deux nuits entières.

Les vagues se baisaient furieusement, et leur grande voix criait : « Nous n'avons pas de temps à perdre. » Malgré le temps perdu, Héro eut le courage de ne pas monter sur la tour. Mais, puisque l'amant était si loin, elle avait bien le droit de regretter un peu l'excès de sa vertu.

La troisième nuit, la fallacieuse déesse lui murmura : — « Ne donneras-tu point au bien-aimé la preuve que tu penses à lui..... »

Héro monta sur la tour et secoua sa torche.

Croyant qu'il ne viendra point, elle l'appelle.

HÉRO

Ami, mon bien-aimé, je t'appelle, ô Léandre !
Ma bouche a faim de toi, mes mains tremblent d'amour :
Ami, ne vois-tu pas comme c'est long d'attendre
Et comme je suis seule au sommet de la tour ?

La nuit m'était trop lourde et j'ai quitté ma couche
Pour regarder les toits de la ville où tu dors :
Et je baise de l'ombre en attendant ta bouche,
Et j'embrasse de l'air en désirant ton corps !

Léandre, ô mon Léandre, entends-moi, quand j'appelle !
Ton cœur ne sent donc rien quand je t'ouvre mes bras ?
Puisque je t'aime tant et que je suis si belle,
Entends, toi que j'implore, et viens, toi qui viendras...

Mais la mer est trop vaste et le vent trop sonore,
Et le cri de mes vœux n'éveille pas les tiens :
Ouvre donc tes grands yeux, Léandre, et vois l'aurore
Qu'allume au bord du ciel le flambeau que je tiens.

Vois, si ta douce oreille est trop loin pour m'entendre,
Et de voir ma clarté devine ma langueur :
Entends avec tes yeux, ô Léandre, Léandre !
Si tu ne me vois pas, entends avec ton cœur !

LE CHŒUR

Léandre se jeta dans la tempête.

Au même instant, Héro eut froid dans tout son corps ; elle s'épouvanta d'être venue, et frissonna de ce qu'elle avait dit.

Il fallait maintenant demeurer là pour indiquer la route.

NEUVIÈME TABLEAU

LE CHŒUR

Bon Léandre ! L'amante est debout sur la côte !
Nage, le vent est dur, nage, la mer est haute,
Les vagues battent tes reins froids ;
Nage ! La mer féroce en son indifférence
Sous ses bercements lourds va lasser la souffrance
De tes pauvres membres en croix.

Nage, et tends vers le but ta vaillance meurtrie !
La force ne veut plus quand la volonté plie,
Et voici que la mort descend :
Elle descend du haut des lames, forte et fraîche,
Et glisse sous ton corps qu'elle attire, et te lèche
De baisers qui glacent le sang.

Agite tes bras gourds et défends-toi ! L'amante,
Debout sur le ciel noir, lève dans la tourmente
Sa torche aux pétillements d'or ;
Un long reflet de feu tremble sur sa tunique :
Va ! C'est la désirable et c'est l'amante unique
Qui ne veut pas te perdre encor !

— Il ahane, hagard, flagellé par l'écume ;
Il nage dans sa mort et goûte l'amertume
De l'ombre qui gronde alentour ;
Labourant le sillon mouvant qui se dérobe,
Il darde ses regards éperdus vers la robe
Qui luit comme un phare d'amour.

LÉANDRE

« Pitié, Dispensateurs ! Vénus, Reine du monde,
« Je ne peux plus, la terre est loin, la mer profonde,
« Fais que je vive et je vivrai ;
« Mais si l'ordre est fatal et s'il faut que je meure,
« Maîtresse, accorde-nous du moins encore une heure,
« Et prends-moi quand je reviendrai. »

LE CHŒUR

Il suppliait les dieux qui daignèrent l'entendre;
La savante Vénus eut pitié de Léandre
Et n'exauça point son désir :
Car les meilleurs baisers sont ceux qu'on donne en rêve;
Car l'ivresse la plus féconde et la moins brève
Est celle qu'on ne peut saisir.

DIXIEME TABLEAU

LE CHŒUR

Toute la nuit, la douce Héro s'est tenue sur la tour, éclairant la tempête.

Pour que le vent n'éteigne pas sa torche, la jeune fille en abrite la flamme sous le pan de son manteau : et ce triangle de laine blanche, qu'elle serre d'un poing crispé, claque sous son bras étendu. et bat dans le vent, comme l'aile d'un oiseau blessé.

Quand Léandre a peur, elle tremble ; lorsqu'il se lasse, elle sent ses bras s'alanguir ; et sous le double fardeau de la lampe et du manteau, ses doigts mourants se distendent comme les doigts du bien-aimé.

Les heures passent. L'aube monte. La flamme devient pâle.

Héro ne peut plus. Elle pleure.

Tout à coup, au creux des dernières lames, à la place même où tant de fois elle a regardé le reflet de son propre flambeau, elle voit, à travers ses larmes, une blancheur

inconnue qui se montre et se cache tour à tour, et qui semble avancer vers les roches.

Le soleil paraît.

Héro terrifiée laisse tomber son flambeau, et, brusquement, passe ses deux mains sur ses yeux mouillés, pour mieux voir cette blancheur qui se balance comme un cadavre.

Elle reconnaît, comprend, jette un grand cri, et saute dans la mer.

ONZIEME TABLEAU

LE CHŒUR

Tout blêmes dans l'eau toute verte, que traverse l'oblique aurore, Héro et Léandre se balancent côte à côte.

Il semble que dans la mort, ils tâchent toujours à se rejoindre : leurs yeux éteints se parlent encore.

LÉANDRE

Pleure, et tends-moi tes mains défaillantes, et pleure,
Car voici l'ombre immense où tu regretteras
L'heure à la fois si douce et si cruelle, l'heure
Où tu n'as pas osé m'étreindre dans tes bras...

HÉRO

Près des jardins d'espoir dont la porte entr'ouverte
Nous invitait avec des sourires de fleurs,
Mon amour s'effrayait d'entrer dans l'ombre verte
Et ne s'est arrêté que pour le temps des pleurs.

LÉANDRE

A l'amant sans remords de l'amante sans blâme
L'éternité des deuils n'offrira que l'oubli :
Pleurons, pour mieux garder en un coin de notre âme,
Le charme douloureux du songe inaccompli.

DOUZIEME TABLEAU

LE CHŒUR

La divine Aphrodite, en haut de l'Olympe, écoute leur misère, et sourit.

APHRODITE

Bercez-vous sur le lit des vagues, baisez-vous,
Et baignez dans la paix votre âme inassouvie...
Les fiancés sont plus heureux que les époux,
Et l'amour doit craindre la vie.

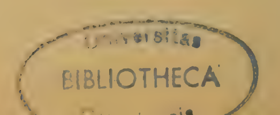
Vous n'avez respiré que la fleur du désir,
Enfants, et vous mourez avant qu'elle ne meure,
Ignorant ce qu'on souffre à vouloir ressaisir
Le parfum de la première heure.

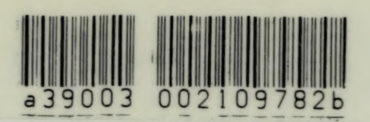
Vous avez cru que l'aube eût duré tout le jour,
Et j'ai pris en pitié votre douce ignorance,
Pour ne donner qu'à vous le plus pur de l'amour,
Le désespoir et l'espérance.

LE CHŒUR

Dans un coin, le dieu Mars, appuyé sur sa loyale épée, riait d'un air bête.

Paris. — L. Maretheux, imprimeur. 1, rue Cassette.




a39003 002109782b

6188. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7. Paris.